

Mais notre Père des cieux, qui a soin du petit oiseau et dont la providence s'étend jusqu'au brin d'herbe, ne pouvait laisser sans asile ici-bas les plus faibles, les plus abandonnés de ses enfants. Ce fut à cette époque que, sous sa divine inspiration, notre communauté recueillit avec amour et empressement les trois jeunes demoiselles O'Reilly. Elles lui furent présentées par le secrétaire du diocèse, M. l'abbé Charles Felix Cazeau qui s'était constitué selon l'expression de notre regrettée Sœur - "l'ami le plus compatissant, le protecteur le plus zélé, le plus généreux bienfaiteur des orphelins de 1847."

Nos nouvelles protégées trouvèrent, dans ce prêtre distingué, un cœur de père dont le dévouement revêtit, spécialement à leur égard, des formes aimables de la charité unies aux marques les plus touchantes de la bonté et de l'affection paternelles. Aussi verrons-nous plus tard l'aînée de nos trois orphelines adopter le nom de son bienfaiteur, et lui offrir, par là, un témoignage toujours vivant de sa religieuse et vive reconnaissance.

Mais avant de considérer notre chère Sœur Saint-Félix dans sa vie religieuse, disons un mot de son séjour dans notre pensionnat. Nous venons de la quitter au moment où la mort tranchait le dernier nœud de ses affections filiales. Il est facile de comprendre que tant d'épreuves à la fois, dans un âge si tendre, pénétrèrent l'âme de cette pauvre enfant d'une mélancolie qui s'imprégna depuis à tout son caractère. Mais ce fut sans doute aussi à ce rude creuset de l'adversité que son esprit, d'ailleurs très élevé, acquit cette trempe solide, ce sérieux réfléchi qui prédispose merveilleusement au travail de la pensée. Elle ne tarda pas à justifier en elle-même ce qu'elle dira plus tard de ses compatriotes, qu'ils se montrèrent *toujours avides du pain de l'intelligence*. Son ardente et constante application à l'étude fût bientôt récompensée par des progrès aussi rapides que les fruits en furent durables.

La culture du cœur ne fut pas plus négligée : docile aux instructions religieuses, solides et éclairées qu'elle recevait, elle entendit bientôt la voix de l'Époux appelant son épouse bien-aimée. Elle était dans sa dix-neuvième année lorsqu'elle demanda avec instance qu'on lui ouvrît les portes à la noviciat. La faible santé de la jeune aspirante eût été le seul obstacle à son admission ; mais la communauté ne crut pas devoir frustrer du grand bonheur de la vie claustrale, celle qui semblait l'avoir si bien mérité par tant d'épreuves, une si constante ardeur au travail et une vraie piété.

Notre nouvelle postulante fut heureuse de se retrouver en famille, auprès des Mères qui l'adoptaient cette seconde fois avec un redoublement de tendresse. Elle voulut répondre à cette insigne faveur en se montrant plus que jamais appliquée au devoir. Dès lors elle devint un auxiliaire précieux aux maîtresses de classe ; mais ce fut surtout après sa profession qu'elle partagea toutes leurs peines et leurs fatigues, ce qu'elle n'a cessé de faire jusqu'à l'époque de la suppression de notre pensionnat en 1868.

C'est au Secrétariat que nous la trouvons ensuite ; elle y dépensa toute son activité, opposant chaque jour, au dépérissement progressif de ses forces, l'amour du devoir et l'énergie de la vertu.